

Robert Davreu

## Mémoire à contretemps

(variations lacunaires sur la différence d'un r  
au milieu des mots)

Ce matin le jour ne porte pas bien son nom. Il semble ne s'être pas levé, et il pend, mou et gris, d'un sale gris, comme à la fenêtre, le rideau qui n'y est plus, le vieux rideau de tergal uni que les anciens occupants du lieu avaient, en le vidant, laissé moyennant reprise. Trois quarts d'heure plus tard on — était-ce moi ? — l'avait décroché sans un mot pour le jeter sans remords.

Ce matin donc, celui que, sans en être tout à fait sûr, j'appelle moi, ne porte pas bien son nom. Il est debout, mais il semble ne s'être pas levé, et ses bras pendent, mous et gris, d'un sale gris, dans les manches du chandail qu'il a gardé sur lui toute l'épaisse et lente nuit — était-ce pour franchir le fleuve gris du sommeil sans payer le passeur ? Dans trois quarts d'heure il doit — il a prévu et donc on s'y attend — parler du temps à il ne sait plus qui : un sous-ensemble mou et gris, amalgame-émulsion de visages sans noms et de noms sans visages, épaisse méduse échouée, dont il s'amuse parfois sans dire mot à observer les pieds, sans doute pour se donner le sentiment de la diversité ; et que les mots ainsi réaffluent sans raffût, plus nombreux dans l'ombre grise de sa tête.

Ce matin c'est l'hiver, et la tortue dort, molle et grise, sous sa carapace terne, de même qu'Achille sous la cuirasse qu'il a gardé sur lui, pour refléter — c'est sûr — la tente grise au-dessus de lui, mais peut-

être aussi pour franchir, aller et retour, le fleuve gris sans payer le passeur. Dans trois quarts d'heure il sera toujours temps d'y penser, dit-il, à quelqu'un dont il n'est pas tout à fait sûr qu'il soit le même que lui ; peu importe, il suffira de regarder les pieds sans maudire.

Ce matin tous les pieds sont gris, du même gris, du même sale gris que le jour gris et mou, et ils font un bruit mou sur l'asphalte gris. Le bruit seul en est discernable, mais tous font ensemble le même bruit. Les voix seules sont encore blanches de la nuit, mais par là même trop sourdes pour faire éclaircie, et vite contaminées par le gris. Elles hèlent toutes ensemble d'invisibles caniches gris, que l'on suppose accroupis le derrière mou dans des caniveaux gris, par le nom à tous apparemment commun de zénon : « mais non zénon, ici zénon ». Dans trois quarts d'heure, il aura tout le temps de parler du temps puisqu'il n'aura plus le temps d'attendre d'y avoir pensé ni de se demander comment ; s'il ne glisse pas sur une méduse ou ne trébuche pas sur un caniche gris et nain en tentant de rattraper la tortue qui l'attend chaque matin.

\*

Il devrait être facile de rompre la fascination du médiocre, de l'ocre de ce ciel de neige dans la tasse de thé, dont la fumée se mêle à celle de la deuxième cigarette du matin. Il suffirait qu'à vingt-cinq de l'heure présente, l'autobus fasse une percée, bourré d'un unique passager à cent têtes et deux cents pieds, dont une dizaine seulement de visibles à l'ouverture des portes.

Il devrait être facile de rompre la fascination du médiocre, de l'ocre de cette main posée, sans personne à qui elle tienne, sur les miettes de croissant ocre entre tasse et cendrier. Il suffirait qu'à vingt-cinq de l'heure présente, quand l'autobus médiocrement déchire le voile ocre du ciel de neige, la même main ocre ne soit pas posée dans l'eau couleur de thé au lait qui fume dans le caniveau ; encore que main soit un bien grand nom pour un tel moignon, pétrifié entre les mots qui induisent le flux de l'eau et les choses que l'autobus déplace en ouvrant ses portes.

Il devrait être facile de rompre la fascination du médiocre, de devenir quelque chose ou quelqu'un, de devenir. Il suffirait d'un médiocre pardessus ocre que la brosse a débarrassé de ses miettes à dix ou quinze de l'heure présente. Il suffirait d'avoir eu les idées nettes à l'heure où l'autobus engloutit, miette après miette, tête après tête, son unique passager à cent têtes et deux fois plus de pieds. Il suffirait de ravalier ses mots pour se joindre à la chose et se laisser digérer par elle, sucre par ses sucs en sel transmué, après que l'autobus, ayant réussi sa percée, a ouvert grand ses portes.

Il devrait être facile de rompre la fascination du présent et du proche. Il suffirait d'avoir le sens commun.

\*

Beaucoup de sucre n'y ferait rien. Du thé au lait cette pluie blanche, granuleuse et suave, entre neige et grésil, ne précipite rien : ni les brins qui surnagent — qu'on dirait de tabac — ni la lourde senteur de tabac froid mêlée au goût exquis du tabac chaud qui blanchit les lèvres absentes. Beaucoup de cuillerées en sus de la seconde pourraient, un instant, le solidifier en purée virginale, qu'il ne changerait pas de couleur, ni d'odeur, ni de goût, ni même de saveur. L'autobus aurait beau réussir sa percée entre les flocons de neige, il ne me rattraperait pas.

Beaucoup de sucre n'y ferait rien. De celui que j'appelle moi, selon une convention qui, à y regarder de loin, tient davantage à la position dans l'espace qu'à la situation dans le temps, cela ne réveille rien : ni la moindre bribe de méditation seconde qui, des strates où je ne gis pas toujours nu, surnagerait, ni la plus petite idée innée mêlée à quelque trace d'élan vital, ni même le plus minuscule supplément d'âme. Beaucoup de cuillerées en sus de la troisième pourraient, un instant, le solidifier en une sorte de semoule mentale, qu'il ne changerait pas d'humeur.

Infiniment de sucre n'y ferait rien. D'où celui que j'appelle moi ne conclut même pas — comme il n'aurait sans doute pas manqué de le faire s'il occupait une autre position dans l'espace, une autre position — que les qualités secondes, étant celles du temps, sont les seules qui ne changent pas ; que donc, les secondes sont les premières et, qu'étant les premières, elles sont aussi les terminales ; que par conséquent, cela va sans dire, les accidents sont la substance et, s'il allait vraiment jusqu'au bout de la ligne, que le non-être est.

L'autobus ne me rattrapera pas.

\*

C'est ainsi chaque matin : dans l'ombre que le rideau a laissée pendante la veille à la même seconde et qui, à chaque seconde, a pâli pour s'égaliser en gris au jour d'avant le jour, dans ce qu'il faut bien appeler une indifférence totale, des voix égrènent le compte forcément joyeux des morts de la veille, histoire de rétablir l'équilibre, de redonner du poids aux mots, ou de titiller, non sans malignité, la méduse passagère qui dort encore à cette heure. Histoire de remettre sur ses nombreux pieds ce grand corps mou qu'on appelle nous quand on ne dit pas on. Le café noir semblerait donc plus indiqué que le thé au lait, s'il n'était pas, dit-on, incompatible avec la pensée quelque peu japonaise — c'est surtout une affaire de couleur — de zénon. Une pluie de mots tombent ainsi dans la tasse qui reste pourtant toujours aussi vide qu'avant d'avoir été remplie, histoire d'indiquer le nord.

C'est ainsi chaque matin : beaucoup ont acquitté le prix du passage, beaucoup sont déjà médusés par toutes ces voix passagères que dissimule la parenthèse du rideau. Beaucoup qu'au bout de sa percée l'autobus a déjà rejoints fouillent déjà, avec d'innombrables mains, l'ombre molle de leurs poches grises, en quête de l'invisible photo-souvenir de leur tête où le tampon d'encre violette a d'avance, et pour l'éternité, clos l'espace de la mémoire. Car tel est le prix du transport, lorsqu'il est commun. Selon toute vraisemblance, noir sur bleu, le chèque en blanc est déjà depuis longtemps barré.

Chaque matin il est sept heures. Mais j'ai oublié de signer, à moins que ce ne soit le sel qui ait tout effacé.

\*

Il faudrait partir comme une flèche ou, comme on dit aussi quand on aime les pléonasmes, d'un bon pied. Dans trois quarts d'heure il faudrait au bout de la ligne demander quand même l'arrêt après avoir mis à profit le trajet pour faire le tour de la question du temps et savoir par où commencer. Il faudrait précipiter son corps mou contre le corps encore plus mou de la méduse passagère jusqu'à ne plus faire qu'un seul corps avec elle, afin de mieux cadrer l'idée ; de mieux la précipiter ; de mieux la faire se détacher, par métastase ou scissiparité, en descendant de l'autobus. En bref, il faudrait se grouiller soi-même de faire corps, pour devenir soi-même l'idée : histoire qu'à cent ou deux cents mètres du bout de la ligne, aux antipodes de la pensée, l'assimile méthodiquement la grosse méduse échouée, rose ou bleue devant son papier quadrillé.

Il faudrait qu'au bout de la ligne il y ait une amorce. Il faudrait être soi-même ferré pour remettre la méduse sur pieds, ou comme on dit aussi quand on est fatigué, à flots, bien qu'elle se montre plus zélée pour l'absorption des idées arrêtées qui constellent le plafond gaufré ; bien qu'au fond elle n'aime pas du tout nager, mais seulement manger.

Il faudrait un meilleur cliché de ma tête sur le titre de transport. Peut-être celui de mes pieds, en abîme ou contre-plongée dans l'eau légèrement sucrée de l'âcre et ocre thé au lait.

\*

Il est dur d'être mou face au greffier qui dort sur son tas de minutes comme un soleil conscient sur un tonneau de vin. Il est noir d'être gris entre chien et loup, pris entre le tic et le tac, le hue et le dia, flottant entre le diable et la mer vineuse, comme on dit quand on a les bras flasques dans les manches grises et qu'on attend l'autobus de loin, le visage penché sur la tasse de thé, et brassant dans sa tête le grec avec l'anglais.

Il est dur d'être mou, noir d'être gris, quand le sofa grimé en gnome noir vous jette à la figure l'énigme de ses bras, vous hèle et vous invite à greffer bas vos reins à son grand ventre mou.

Il serait doux sans doute d'être dur et sourd ; sourd au sofa qui gît, ombre d'un gnomonique clou, au pied du faux mur qui sépare l'énigme du chien mou du rire du loup dur.

Il est dur d'être saoul et sourd, complètement idiot, entre le tic et le tac de la même seconde, entre la dialectique et le dialectal, entre le caniche gris et le chien loup noir, flasque penché sur la tasse de thé au lait, n'espérant pas y voir un autobus percer.

Il est dur d'éprouver les émois mous du moi.

\*

« Minute », dit toujours la seconde, ravalant son tac ; « pourquoi sortirais-je de l'un ? pourquoi perdrais-je le privilège du sortilège qui tient à ce qu'étant une je suis à la fois tout et rien ? »

« En effet », dit le moi ; « il est temps de retourner se coucher : il est bien trop dur d'être moi, il faudrait devenir méconnaissable. Une carte, même orange, c'est encore trop cher, même glissée dans la poche revolver d'un pantalon de Formose vert, vert-de-gris en fait pour être un poil plus précis ; même avec la photo à l'envers ».

\*

Entre la mort et les mots il y a donc, le matin, la différence d'un r, l'aire des errements du temps dans le désert de la pensée du temps, de même qu'entre lucarne et lucane il n'y a parfois que le mur indifférent d'une vitre, si semblable les matins gris à la mue translucide d'une peau flottant dans le caniveau.

Entre le matin et les mains il y a la différence d'un t que le thé du matin laiteux dilue, élide, élude encore en différant indéfiniment la question du temps. Mais il me faudrait être moi, plus mûr et sûr de moi, pour dire si c'est par peur des mots, défiance de l'errance, ou déjà le contraire — ce qui est beaucoup plus courant.

Entre la mort et les mots il y a l'erre d'un brin de thé errant sous les traits d'un brin de tabac brun nageant à la surface du thé au lait sucré. Il y a le temps pour un autobus vert d'engloutir sa ration médusée du matin au bout de sa percée. Il y a le mur de la question du temps qui ne veut pas mûrir, ni mourir malgré la mue du vent annonçant le printemps à coups de métaphores.

Entre la mort et les mots comme entre cacher et cracher, il y a, c'est sûr, le mur du silence d'un r, la mue des glaires en sang, ou peut-être d'un air en stances : la différence de deux ères.

Entre la mort et les mots, il y a la différence qui sépare les moires du moi et la théologie d'un bon thé au logis.

J'en ai les mains toutes moites ce matin.

\*

Ainsi chaque matin une main de pierre carrée m'égare deux fois par seconde dans les remous d'une énième navigation, dans le sens où le thé tourne en rond, infus et confus en ses divers états, sans jamais sortir de lui-même, comme la flèche dont le soleil levant nous dit qu'un excès de zèle lui coupe les ailes, la reprend immuablement dans l'ovale muet de son arc ; comme le gris du ciel dont le réveil nous dit qu'on le manque quand on le hèle ; comme le bon départ dont la seconde nous dit tout à trac qu'il est, comme le bon estoc, une affaire de tact.

C'est seulement si j'étais moi que j'y verrais l'illustration d'une théorie de l'anti-moi, dite aussi du trou noir, où la vitesse de la mort pouvant dépasser celle des mots, l'erre précéderait le navire, le thé serait déjà bu, les visages perçus un peu avant les voix.

Mais je n'en suis pas encore là. Comment d'ailleurs ce qui n'a pas de sens pourrait-il en changer ? et qui est donc ce je, si ce n'est pas moi, pour stagner ainsi, le matin, une main posée, comme un épais pavé, entre la mort et l'émoi ?

La question reste intacte et toujours aussi aigre que celle de l'ontologie pour un théologien qui, toute honte bue, boit encore son thé au lit.

\*

Le greffier ne manque pas d'air, n'est jamais à court d'arguments. Une minute, ce n'est donc pas la mort, même si cela fait soixante secondes lunaires, aussi scrupuleusement identiques que des cellules de moines ou des visages de clones. C'est trop, c'est trop pour être ému et trop pour être moi ; c'est trop long, bien trop long pour choisir parmi les soixante volumes moisissés de l'entière étagère vouée à la question du temps, entre celle du moi et celle de la mort, en dessous de celle des mots vers laquelle monte l'air chaud.

Le greffier ne manque pas d'air, qui dort allègrement en haut de la bibliothèque, humant entre deux sommes les confessions du buveur de thé chaud.

Il a beau être sept heures, j'ai bien trop de mémoire pour avoir des souvenirs. Peut-être ne suis-je qu'une humeur ?

\*

Il a beau être sept heures, il n'y a pas d'ascenseur entre le monde du moi et celui du rien ; rien qu'une odeur de tabac froid qui flotte, imperceptiblement, entre la mort et les mots ; rien qu'une couleur du temps au-dessus du thé chaud, dont on ne sort pas ; et du savoir, à peine une teinture.

Il a beau être sept heures, entre le monde des moines et celui du moi, il y a l'odeur fade et moisie de la question du temps et la syncope de quatre notes dans le globe de verre de l'instant qui flotte tel un amer entre les tentures prises dans le vent relatif des voix.

Il y a de la neige dans l'air.

\*

Dans le manège des morts du matin ce que je ne préférerais sûrement pas si j'étais moi c'est la neige des voix assourdissant la morsure des mots, c'est la sourdine du rideau engloutissant le tac de là seconde qui précède le tic de celle où, sur simple et précise pression de la main, la voix annonce qu'il vient d'être sept heures et qu'on est le matin.

Dans la neige des mots du matin ce que je ne préférerais pas si j'étais moi, c'est l'image d'un visage au-delà de la vitre et des voix qui revient de n'importe quel rythme de la main, tel un reflet ou tel un brin de thé à la surface de ce qui, malgré la couleur ocre, se mue alors en profondeur de l'eau.

Dans la ritournelle des morts et des mots du matin, ce que je ne préférerais pas si j'étais moi, c'est le décalage d'un verre ou le mirage d'une main qui attend dans le caniveau, malgré l'ocre laiteux de l'eau, de se muer à la seconde en une pierre imaginaire ; c'est le minage du matin par le soir que la seconde de sept heures retient.

\*

Plus la main s'approche du thé du matin, plus m'indiffère la question du temps, puisque le matin médite l'air inné de la mort qu'abritent les mots ; puisque les Erynies, qui n'aiment guère les mois sans r, ergotent dans l'Erèbe du rideau, comme un horrible rêve de serpents dans une tête de mégère ; puisque la seconde m'égare dans le repli tactique de son tac en tic, tandis qu'un greffier mou maudit les lenteurs de la procédure.

Le mieux pour parler du temps, c'est peut-être, puisque même un bon mot ment, de le faire après avoir ingéré son thé, à l'improviste, au pied levé, comme on dit quand on est sans ailes et que l'on ne se soucie plus de rien montrer. Le mieux c'est toujours d'attendre le bon moment. Car ce que le zèle oublie de méditer dans sa hâte à bien réfléchir, c'est l'ombre de la mort qui transporte la flèche des mots. Le mieux pour parler du temps, quitte à m'égarer gravement, c'est, ce sera de le taire métaphoriquement.

\*

Au temps il ne faut sûrement que le fil d'un rasoir qui tremble entre l'aire de la mort et l'aile des mots, pour affermir les moires en moi, le soir en soi, l'amour en moue, et le nerf de l'oreille en nef du sommeil.

Au temps il ne manque que l'aire circulaire d'un champ de blé que la faux tond au carré ; que les vents alizés d'une mer de thé pour fixer intégralement l'amer de son temple à la lueur bleutée des voix dans la fraîcheur enfouie dans les rideaux où les mains du matin s'égarent comme des chiens sans zèle.

Au temps ne fait défaut que le barattement d'une mer de lait que lappe harassé le greffier qui boude après s'être tourné en vain vers l'orient.

Au temps il ne faut que le temps de ne pas réfléchir, de ne pas retourner la langue des morts en mots, que le temps de ne pas être en prenant son thé qui se passe aisément de sucre mais qui est trop amer quand il est sans lait.

\*

« J'ergote donc je suis », crie la mégère aphone qui, bien qu'elle ait dans le temps étudié le latin avec zèle et qu'elle soit encore forte en thème à cette heure, n'ayant rien oublié depuis la seconde, manque de tact sinon d'air, conformément d'ailleurs à la dialectique innée de son dialecte autistique. « C'est devenu chez moi un véritable tic que d'errer ergotant en quête d'un ego pour me désaltérer, en mal des mots qu'un égal pourrait érotiquement suggérer pour que je m'y repère dans la question du temps. »

« C'est terriblement triste, quand on est dynamique, d'ergoter ainsi tout le temps, mécaniquement, et de suivre sans ailes et sans tactique n'importe quel tracé des cartes trop nombreuses de la mer, avec des larmes sur les joues », ajoute la mégère palotte en son navire lorsque les météores annoncent un vent d'autan.

« Il faut ingurgiter son thé à temps, avant que lait tourne à l'aigre, avec un rien de confiture pour la grâce plutôt que trop de sucre glace. »

\*

Qu'on l'attaque ou l'aborde sous n'importe quel angle, rien n'est assurément plus dur et plus fuyant que la question du temps. Il y a toujours entre le téléphone gris dans le dos et le thé au lait ocre à portée de la main l'équivoque de l'écho réciproque de la mort et des mots : ainsi, lorsque les voix errantes du rideau suggèrent cavalièrement que l'amble du hongre se mesure en pieds anglais de même que l'ampleur de l'ombre des angles admise par la lampe jaune des langues vaut son pesant d'ambre gris japonais.

Rien n'est plus ennuyeux, rien n'est plus monotone que cette égalité chaotique d'échos pour qui, cogitant trop, en tout égal ne voit que son ego. C'est ainsi qu'à trop lire de cartes on s'altère et finit, malade du moi, par confondre le mal de mer avec celui des moires et par croire que c'est la mer qui a tort quand c'est le nord qui perd les mots comme des perles dans le caniveau ou des gouttes de lait dans la mémoire nébuleuse du thé, comme le corps dans les émois larmoyants des élans clos de l'âme.

C'est pourquoi, tout bien pesé, si j'étais moi, je serais résolument mou tous les matins, aussi résolument mou que noir tous les soirs et gris entre chien et loup ; résolument irrésolu et lucidement errant entre le diable et la mer vineuse, mêlant le grec avec l'anglais, et rattrapant agile sous le ciel japonais des estrans les trop tranquilles tortues qui flottent au milieu des étranges méduses.

Et, faute d'être moi, je suis en effet tout cela tout le temps — mollement.

\*

Le temps dans les tympan égrène énergiquement les faits et gestes d'un gnôme aigre qui n'est que l'ombre de lui-même quand il lui faut penser autant que l'exige le temps.

Mais il a beau hausser le ton, moudre l'histoire des morts en mots avec le noir pilon des moires, c'est un compte trop dérisoire pour mouvoir positivement, pour faire avancer d'un ergot, la moitié seulement de la sombre masse de sa carcasse vers le couloir de la maison.

Car c'est la hache des mâchoires des moires enfouies dans les hideux rideaux qu'il faudrait pour parler catégoriquement de la question du temps, plutôt que l'illusoire marteau des mains qu'ironiquement suggèrent les déboires du matin ; c'est le rasoir ou le ciseau intempestif des mots qu'il faudrait pour troubler les eaux calmes de ces mois sans air, où l'on peut indifféremment être et ne pas être en train de boire son thé. (Il est d'ailleurs notoire qu'à cette époque de l'année les hommes, particulièrement les femmes, ne sont jamais tout à fait gris ou laids, mais plutôt ocres et sucrés comme du thé au lait ; qu'ils ont l'air d'être ailés, même si la règle qui veut que le retour d'Eros exaspère le zèle caractériel de Mégère et fait qu'elle s'affaire à des chimères ne souffre point d'exception.)

Non, ce n'est pas la trompe funèbre des moines du Tibet (qui fait tourner le lait au beurre dans le thé) qu'il faudrait emboucher pour bourrer le mou au greffier quant à l'écœurante question du temps.

\*

Si j'étais moi, répondant au nom de Moïse comme un grand-père devenu Maurice sur la lancée d'une étrange dérive pédestre d'est en ouest, de la mer Noire au Bassin parisien, qui lui valut ce r au milieu de son nom (à moins que ce ne fût par la même malédiction qui fit d'Odessa l'Ithaque d'une nouvelle Odysée), si j'étais moi et que les moires estiment suffisant pour moi le compte de soixante, si j'étais moi ayant cure des mots et des lois, je prendrais sûrement sur moi de jamais parler du soir le matin : à l'instant je parlerais intarissablement du temps, en homme dur et compétent, et le prenant de haut, catégoriquement, je le baptiserais durée, selon le rite consacré du sucragé de l'eau des caniveaux municipaux, histoire de rendre un peu plus grise la matière de la mémoire et d'y précipiter les souvenirs.

Si j'étais moi, j'aurais déjà rejoint le point de départ, je ne ferais plus qu'un, déjà, avec le thé au lait ingéré au logis afin de faire passer la preuve ontologique.

\*

Il est trop clair que la tentation pour qui, n'étant pas moi, n'est pas un procédurier endurant, c'est de classer l'affaire du temps ; de déclarer l'incident clos et de plaider instamment le non-lieu. Quelquefois ça marche à coups d'arguments tortueux et le greffier fait mine avec féminité de mimer la mort indéfiniment sans le moindre frémissement de tendon, sans le moindre coup d'œil agile pour les minutes qu'un courant d'air filant comme une flèche a ravies de son bureau désert.

\*

C'est à vous rendre acerbe que d'être ainsi assis comme une pierre, à ce point privé d'acribie, face au greffier qui dort en mimant la théière à portée de la main, sur son tas de minutes trop lacunaires, exposé tout le temps à la terreur de la question du temps qui au bout de la ligne attend, en proie aux affres du trac du tac de la seconde qui déclenchera la sonnerie croassante du réveil-matin comme un coup de revolver croate dégainé de la poche de derrière d'un pantalon de Formose vert dans la moiteur d'un mois sans r, le teint terreux, la langue grise ou ocre, à calculer sans cesse dans les arcanes de sa tête ou sur les doigts gourds de ses mains la masse qu'il faudrait que le brin de thé de Ceylan ait pour qu'en élevant sa vitesse au carré il s'avère capable de désintégrer les bords de la tasse aux couleurs fanées où il se laisse dériver transversalement, en tenant d'autant moins compte du sucre qu'il n'y en a pas ou si peu, et d'autant plus du lait qu'il y en a juste assez pour faire passer l'amertume.

C'est assez pour vous rendre acerbe que de diviser dans sa tête le produit d'un nombre grec qui ressemble à une lettre par le carré de la moitié du diamètre anglais de l'enclos d'une tasse à thé pour en finir du r entre la mort et les mots.

\*

L'étain de la théière atterre le greffier plus encore que le timbre des voix du soir ne s'altère dans le matin des mots pris dans l'étreinte des rideaux. Il y a comme l'esquisse de la moue des morts dans l'amour des murs, comme l'ombre des mains des moires dans la mue grise du matin, comme l'ocre laiteux de l'air ailé des muses dans l'attristante histoire des méduses qui percent avec zèle le voile des rideaux.

\*

Qu'y peut le moi si l'air ouaté d'un mois en r retient les émois moites du soir des nuits qui précédèrent ses matins et qui mollement en eux durent comme un mal lancinant de molaire ou le feu qui s'éteint d'un tenace urticaire ?

Qu'y peut le moi — qui peut le plus pourtant, étant seul à vouloir — si les mains tremblent plus le matin que le soir, malgré le thé fumant (que le lait refroidit, il est vrai, au détriment de la lucidité) entre elles interposé ?

Qu'y peut le moi si l'émail le plus dur et brillant se désagrège en grisaillant au moindre contact de l'élément intégralement mou qu'est à coup aussi sûr que sourd l'air laiteux du matin.

\*

La théière se tait le temps qu'un courant d'air fasse rouler le tac exact après le tic exquis de la seconde de sept heures qui s'affiche et trépassé au réveil-matin terne.

Enfoui dans les mains enfouies dans la fumée que les voix expectorent plus vite que les sons qui balisent la voie le regard s'exaspère du manque absolu de clarté de l'urticante question du temps.

« Il te faudrait toute une valise de minutes », suggère à part soi le moi en ne s'adressant, comme de coutume, la parole qu'à lui-même devant l'indifférent greffier qui dort les yeux ouverts derrière l'épais voilage des rideaux, humant de loin le thé. Il est on ne peut plus clair cependant qu'à l'entrain déjà défaillant il faudrait ajouter un dur entraînement pour rattraper d'un pied léger l'autobus tortueux achevant sa percée des derniers voiles opaques du matin.

\*

Tenons donc à présent pour acquis qu'en vidant les mots la mort vit dans les mots ou que l'air de la mort s'expire en s'exprimant dans les mots qu'elle inspire. Les mots sont l'émotion de la mort qui s'imprime, comme les larmes sont, en miroir des murs, les émaux des âmes des dames qui, ayant franchi le Styx du sexe, font tout un drame du retour. Ce sont des images du temps.

D'ailleurs le drame avec les dames c'est qu'un silence de mort s'enflamme à tout propos en musique de mots, par la même alchimie muette qui mue le mal de l'âme en maux du corps et les larmes du cœur en lames de couteaux. C'est que les larmes sont de véritables armes qui affleurent souvent aux fenêtres de l'âme pour servir au reflet des fissures des mots. Les mots sont donc le sucre dont les larmes sont le sel, le sucre que l'on trempe et l'on suce pour indéfiniment tromper le temps afin d'attendre le moment nécessaire des muses ; pour passer le temps sans attendre l'instant d'une improbable notion du temps.

\*